

B. QUILLIET

1

# A la recherche des sites perdus

*« Sous le béton, le paysage... » Professeur d'histoire à Paris-VIII,  
Bernard Quilliet propose en 700 pages et 850 illustrations  
(« Le paysage retrouvé », éditions Fayard) une nouvelle discipline au  
nom ampoulé, la « landschaftique ». But : découvrir,  
sous les sédiments de notre société industrialisée,  
les sites aujourd'hui disparus.*



Sisley. 1850

**Le Point :** Vous êtes historien. Pour moi, le paysage, c'était d'abord l'affaire des géographes.

**Bernard Quilliet :** Ce sont eux en effet qui jusqu'ici se sont surtout intéressés aux paysages, pour décrire leur évolution de la préhistoire à nos jours, comprendre en quoi ils étaient le sous-produit des conditions climatiques, sociales, économiques... Ma démarche, elle, est inductive : je pars de chocs ponctuels que me donnent des paysages actuels et je les interprète à la lumière de leur histoire.

**Votre premier choc ?**

Oh, il date des années 70. Je suis alors professeur au lycée d'Ivry-Vitry (Val-

de-Marne) et, de ma salle de classe située au dernier étage, je dispose d'une vue incomparable sur ce qui avait été pendant des siècles la plaine inondable de la Seine, une zone de pâturages encore parsemée à l'époque de ces merveilleux villages d'Ile-de-France qui parlaient à mon âme de banlieusard. En six années de séjour là-bas, j'ai vu massacrer scandaleusement ce paysage au profit d'un urbanisme moins humain que lunaire.

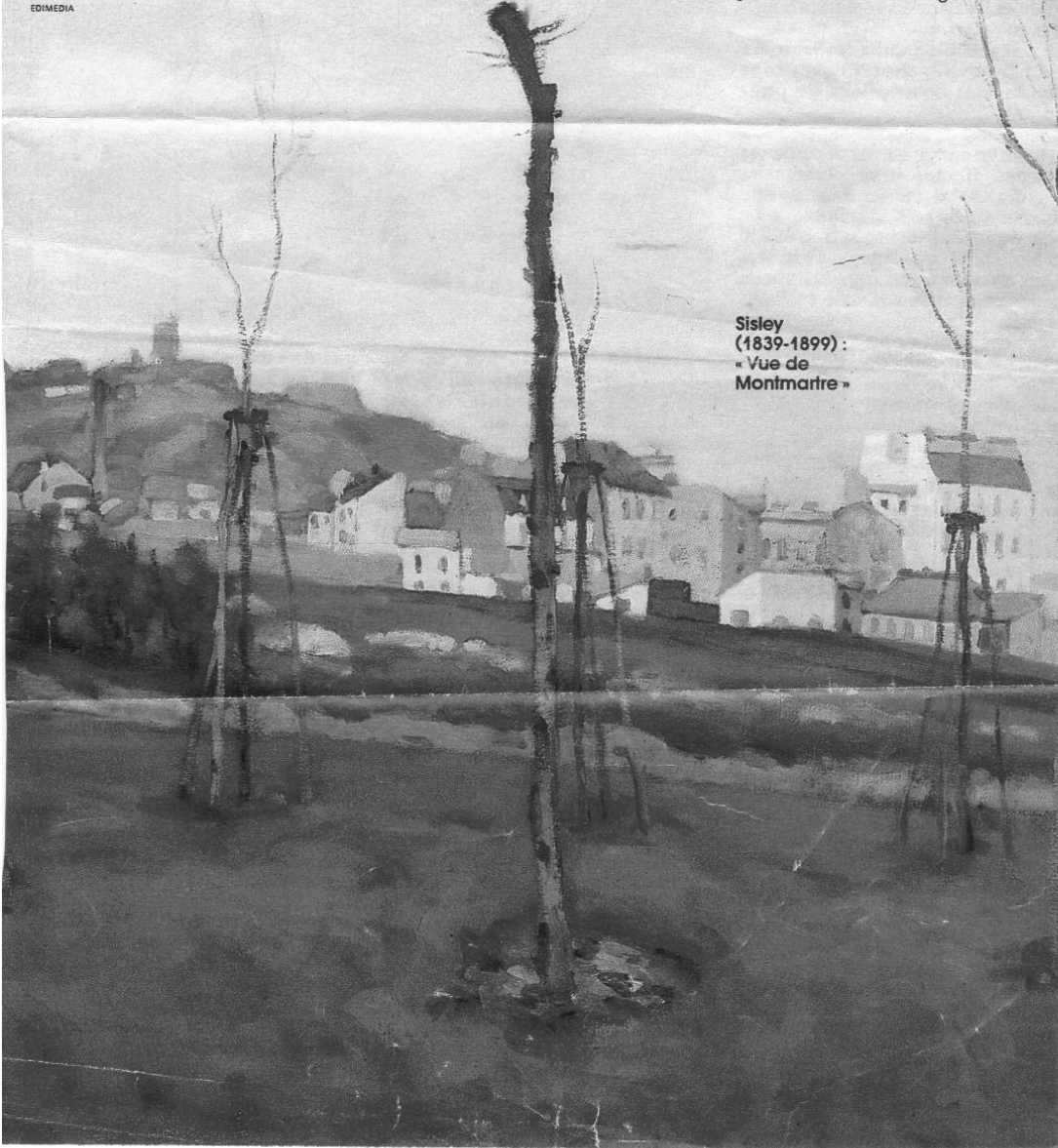
**Sur décision des édiles communistes du coin ?**

Ils n'étaient pas les premiers. Mais, dans les années 60, le processus s'est incroyablement accéléré, entraînant entre autres la destruction du Vieux

Château de Vitry, un bâtiment du XVI<sup>e</sup> siècle avec fenêtres à meneaux et tourelle octogonale, sacrifié aux « exigences architecturales » – en clair, un ensemble immobilier particulièrement hideux.

**Pourquoi avoir baptisé « landschaftique » votre tentative de reconstitution des sites ? C'est affreux !**

Vous trouvez ? « Paysagique », « paysagologie », tout cela ne collait pas. Tandis que « landschaftique »... Je suis germaniste et le mot « Landschaft » (paysage, en allemand) évoquait pour moi tant de poèmes que j'aime, de Goethe, Heine, Hölderlin, Rilke. Et puis, c'est un hommage rendu aux



Sisley  
(1839-1899) :  
« Vue de  
Montmartre »

précurseurs allemands, dont le génial Fedor Hoffbauer, qui, architecte de formation, fut le premier à proposer une étude comparative des paysages urbains, restitués par lui exactement sous le même angle à des époques différentes.

**Le « landschafticien », dites-vous, a besoin de documents sur lesquels travailler. Or il n'y en a guère avant l'an 1500...**

C'est pourquoi, avant cette date, on parle plutôt d'archéologie du paysage : par le grattage de la terre, on repère les plans de ce qui a disparu. A partir de là, on doit recourir à l'imagination pour retrouver l'élévation, les volumes. Les Anglais sont passés maîtres en cet art.

**Il y a bien chez les auteurs de l'Antiquité, chez Virgile, chez Ovide, des descriptions du paysage ?**

Oui, mais je dirais qu'ils le perçoivent comme un myope qui aurait perdu ses lunettes. Toutes leurs descriptions sont floues. Le premier à représenter un site à peu près identifiable – un coin de Toscane qui ne saurait être ni la Sicile ni la Lombardie – c'est, vers 1350, un peintre, Ambrogio Lorenzetti, dont l'on peut voir la toile au Palais communal de Sienne. Certaines miniatures des « Très riches heures du duc de Berry » nous montrent des paysages vraiment authentiques. Mais, malgré cela, longtemps encore, les peintres nous livrent des paysages à l'ancienne mode reconstitués en atelier.

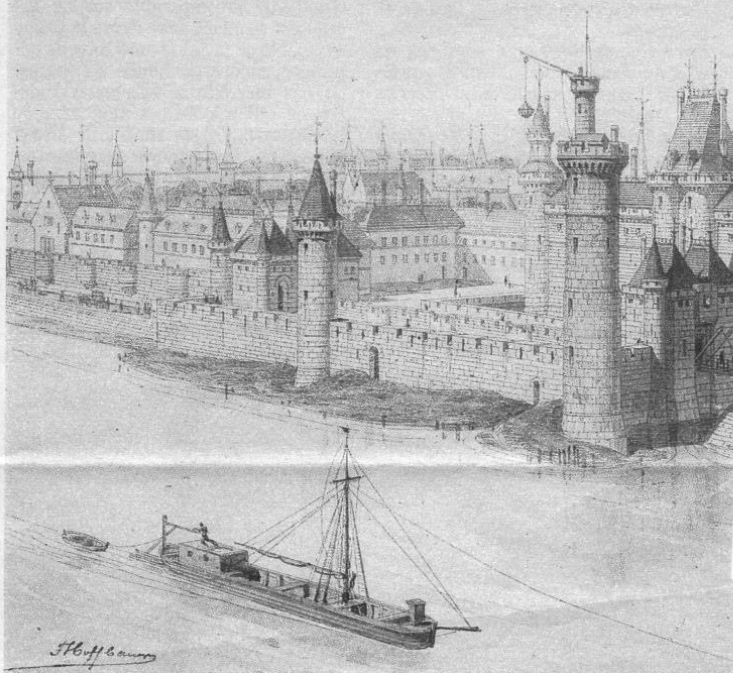
**Ainsi de « La Joconde »...**

... où, comme à son habitude, Léonard de Vinci peint des arrière-plans totalement aberrants, des montagnes qui n'ont aucune chance d'exister, sinon peut-être sur Vénus.

**La littérature de l'époque vous apporte-t-elle plus ?**

Pas vraiment. Dans le « Roman de la Rose », comme plus tard dans les poèmes de Ronsard, seuls comptent encore les premiers plans. Et si l'on croit voir, en lisant « Don Quichotte », la sierra Morena ou la plaine de Montiel, c'est soit qu'on y est allé, soit qu'on a en mémoire les gravures de Gustave Doré. Dans le texte de Cervantès, il y a en tout et pour tout des inconnus surgis « de l'épaisseur d'un bois » ou un cheval abandonné « au milieu du chemin ». C'est maigre !

Hoffbauer :  
« Le Louvre sous Charles V »



Bernard Quilliet

**C'est presque une règle : plus un artiste est célèbre, plus il truque la réalité.**

**Au XVII<sup>e</sup> siècle, la cause du paysage fait, selon vous, un pas de géant.**

Sur tous les plans. Quand il nous donne, dans « L'Astrée », une scène d'amour, Honoré d'Urfé décrit le cadre au-delà de l'alchimie des sentiments. Mademoiselle de Scudéry est elle aussi pionnière du point de vue de la sensibilité landschaftique.

**L'auteur de la « Carte du tendre » ? Quelle**

**géographie plus imaginaire, pourtant, que celle du cœur ?**

Dans la « Clélie », il y a bien autre chose, des paysages – une montagne proche de Palerme – par exemple, qu'elle n'a pas forcément vus, mais qui jouent un rôle dans l'intrigue. La Bruyère, lui aussi, tout occupé qu'il est de ses « Caractères », ne néglige pas le paysage : regardez, dans son chapitre sur la conversation, sa fameuse description de « la petite ville », située à flanc de coteau. Quand j'ai lu pour la première fois ce texte, je devais être en khâgne et je faisais pas

mal de bicyclette, j'ai pensé à Coustances, à Soissons, à Saint-Lô...

**Par contre, vous en voulez à Rousseau ?**

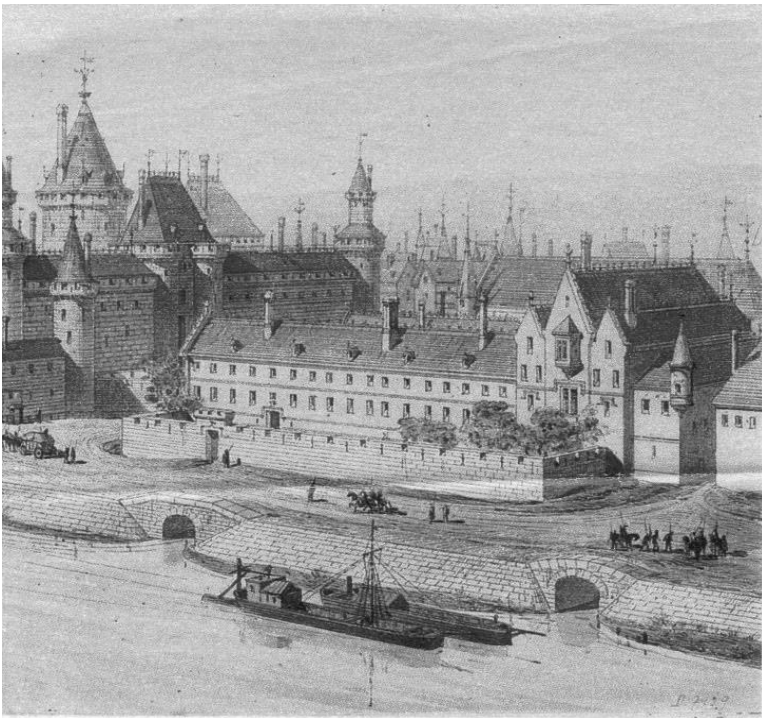
Il aime la nature, c'est, comme moi, un randonneur impénitent, il traverse les Alpes à pied, franchit le Mont-Cenis, le pas de Suse, sillonne les bords du lac Léman, face à l'un des plus beaux panoramas d'Europe. Et il n'en parle pratiquement jamais ! Deux siècles après, vous me direz, Stendhal ne décrit toujours rien : impossible d'apercevoir, derrière Fabrice del Dongo et Clelia Conti, ce lac de Côme qu'on me disait si beau.

**En peinture, le XVII<sup>e</sup> siècle est-il aussi un tournant ?**

Evidemment. C'est la grande époque des paysagistes hollandais. C'est aussi celle des Mérian, ces graveurs bâlois qui représentent toutes les grandes villes d'Allemagne et de France. C'est le siècle, enfin, où apparaissent les « védutistes » (de *veduta*, vue, en italien), des artistes qui ont tous le souci, avant même de faire une belle œuvre, de reproduire une réalité. Chez les Canaletto, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, pas une fenêtre, pas un pilastre, pas une colonne qui ne soit à sa place.

**Du côté des Français, quels sont vos informateurs ?**

Fragonard, Oudry, même si ce dernier



LAURÉS/GIRAUDON

ne peint guère que des petits secteurs et non ces « grands angulaires » qui font le bonheur du landschafticien. Joseph Vernet surtout, le plus grand des vedutistes français, qui reçoit commande de Louis XV de peindre les grands ports de France, la rade de Toulon, de Bordeaux, celle d'Antibes...

**Fin XIX<sup>e</sup>, les choses se gâtent pour vous avec l'arrivée des impressionnistes.**

Certains sont intéressants en début de carrière, avant d'avoir trouvé leur style : Pissarro, Sisley, qui reproduit fidèlement la pente ouest de la butte Montmartre, un témoignage d'une valeur documentaire presque idéale. Le Douanier Rousseau, prince de l'imaginaire, nous a laissé deux très concrètes « Vues de Malakoff », prises le long de la ligne de chemin de fer. Mais nos meilleurs pourvoyeurs au XIX<sup>e</sup> siècle sont encore ces petits maîtres, issus des nombreuses écoles provinciales, lyonnaise, bretonne ou provençale, comme Polydore de Bec, à qui l'on doit une admirable vue de Moustiers-Sainte-Marie. Et, bien sûr, la photographie naissante...

**Dès 1850, dites-vous, les amateurs prolifèrent à côté des professionnels.**

Ils vont contribuer grandement à la « Topographie de la France »,

conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, une véritable mine documentaire sur l'état de notre pays avant les bouleversements de l'après-guerre. Autre avantage des documents photographiques, particulièrement des cartes postales, qui connaissent une fulgurante expansion à l'aube de 1900 : elles privilégient les scènes humbles, traquent les places de villages, les angles de rues, les plus obscurs lieux-dits.

**Fini, l'impérialisme du site noble ?**

Il était logique à l'heure où beaucoup d'œuvres étaient de commande : rois et seigneurs préféraient avoir sous le nez une vue de leur château plutôt que celle du sordide village d'à côté.

**Tous ces documents, il convient de les recevoir avec prudence.**

C'est presque une règle : plus un artiste est célèbre, plus il truque la réalité. Ruysdael est un des plus grands paysagistes de l'histoire de l'art, mais, de notre point de vue, il triche. Témoins ces dessins successifs qu'il trace du cimetière juif de Rotterdam, les premiers quasi photographiques, mais peu à peu, pour faire joli, il supprime des éléments, déplace des masses : un travail de distorsion du réel qui donne en fin de compte deux tableaux très différents. Même les Canaletto sont, à

**DOCUMENT**

5

certaines égards, de sombres individus : pour donner plus de majesté à ce qu'ils représentent, ils diminuent la taille des personnages. Lors de mon premier séjour à Venise, j'ai du coup été affreusement déçu par les dimensions de la place Saint-Marc...

**Tant que les raisons de triquer sont esthétiques ou symboliques...**

Elles peuvent être aussi pratiques. Prenons l'exemple du plan Turgot, ce plan commandé par le père du grand Turgot quand il était prévôt des marchands de Paris, qui donne une vue cavalière de Paris en 1734 (d'immenses planches où l'on plonge à 45° sur un Paris oublié). Regardez ce coin du Marais avec la rue Saint-Paul : si le plan était exact, on ne pourrait pas voir les façades du bord supérieur de la rue, tant les artères étaient à l'époque étroites. L'artiste a donc truqué en élargissant les rues, il a écarté aussi les pâtés de maisons les uns des autres. Au landschafticien de jouer les redresseurs de torts, afin de donner cette impression d'écrasement physique qu'on devait alors avoir à Paris.

**Comment s'y prend-il ?**

Les trucages obéissent, heureusement, à des règles assez rigoureuses :



6  
Canaletto (1677-1768) : « Le Grand Canal »

il faut donc refaire le chemin à l'envers, c'est ce qu'on appelle la constriction. Une technique parmi d'autres.

**Vous parlez aussi de « déshabiller » les documents. En quoi consiste cet ultime ouvrage ?**

On supprime les personnages pour privilégier l'arrière-plan. Regardez cette représentation de la place d'Armes de Varsovie, en 1863. Ce qui m'intéresse dans cette gravure, ce sont moins les soldats russes bivouaquant dans un coin que la vue sur l'un des plus vénérables secteurs de la ville, détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. De même pour ce dessin du cortège de Pie IX traversant la piazza del Popolo, à Rome, en 1857 : purgée du pape, du carrosse, des prélats et des militaires, la place retrouve ses proportions et ses perspectives d'origine. Vous comprenez maintenant les joies subtiles de la landschaftique ? Elle fait de vous un dessinateur, un détective, un prestidigitateur... Encore faut-il avoir des documents pour jouer avec.

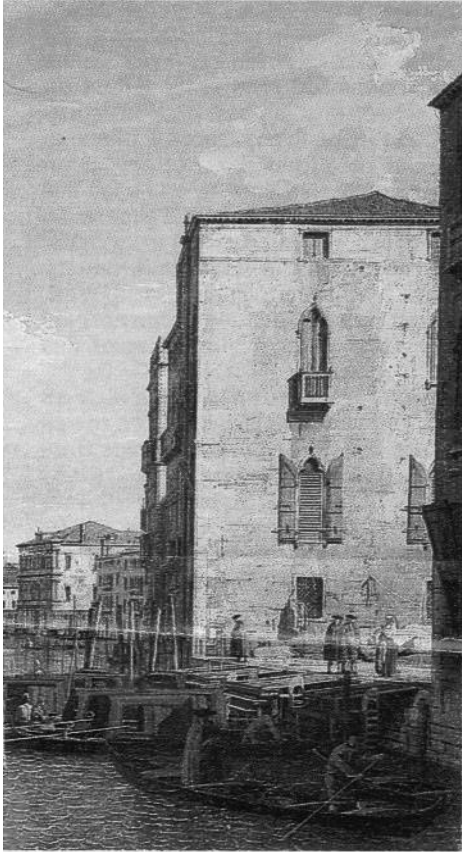
**Que faire s'il n'en existe pas ?**

D'abord, être aux aguets : quand il y a une destruction (et Dieu sait qu'en tant qu'historien je suis à priori

contre), il faut se précipiter pour observer le terrain à nu, car c'est là un moment béni où l'on retrouve la configuration du lieu. On peut aussi transposer, à partir d'un site comparable par la nature des roches superficielles, la végétation, le relief, la vigueur des pentes, ce que j'ai fait pour la vallée du Rû, où se situe Rungis, au sud de Paris, aujourd'hui couverte de hangars et de voies rapides. L'extrapolation à partir des données actuelles est instructive elle aussi, car, même si des grands ensembles se sont substitués à d'anciennes propriétés, il y a des choses qui évoluent peu, ainsi des lignes de perspective des rues.

**Ces mutations du paysage, qui les décide ?**

La nature peut avoir son rôle, mais, en géomorphologie, l'unité, vous savez, est plutôt le million d'années, ce qui laisse le temps de se préparer. Non, les responsables des grands bouleversements, ce sont évidemment les hommes : sans polders, les plages du Zuiderzee représentées par les paysagistes néerlandais du XVII<sup>e</sup> siècle n'auraient pas cédé la place à un pays de bocage sans aucune référence maritime ; sans barrage de retenue, Tignes serait toujours une vallée ; quant à Roissy, c'était — avant l'aéroport et la



ise » 7

conurbation autour — la Plaine de France, le grenier de Paris, une Beauce plus riche que la Beauce.

**« De tous les vieux pays européens, dites-vous, le nôtre a été le plus sinistré par le pic et la pioche. »**

Peut-être parce qu'il était le plus riche en édifices remarquables. Mais la Révolution française est passée par là, entraînant la plus grande catastrophe archéologique de notre histoire. Donnant le feu vert à tous les vandalismes à venir.

**Dans votre livre, vous proposez une « échelle landschaftique », qui classe les sites de 1 à 9 selon les transformations qu'ils ont subies. Classé 1, le plateau de Millevaches, à peu près inchangé depuis la fin de la dernière période glaciaire...**

Classés 9, à l'inverse, les cas les plus désespérés, celui des paysages bouleversés et pratiquement non restituables. Celui que nous avons sous les yeux, par exemple [du bureau de Bernard Quilliet, situé au cinquième étage du boulevard de Magenta, on ouvre sur le nord de Paris]. On a du mal à

imaginer la vue qu'on avait de cet endroit au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant que ne s'élèvent ces immeubles construits sous Haussmann.

**Pourquoi ce souci chez vous de retrouver ce qui n'est plus ? Ne seriez-vous pas masochiste ?**

(Riant.) Sans doute un peu. Mais cette démarche n'est pas que romantique. Elle revêt même un intérêt très pratique. Prenons la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572. Au début, tout s'est joué dans un espace relativement restreint, un triangle exigu dont les trois sommets étaient le Louvre, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et l'hôtel où résidait l'amiral de Coligny, rue de Béthisy. Comment, sans une reconstitution topographique, avoir toutes les données de ce massacre ? L'histoire des mentalités est en vogue aujourd'hui : comment comprendre l'émotion des réfugiés huguenots arrivant dans leurs carrioles, lors de la révocation de l'édit de Nantes, à travers les plaines sablonneuses du Brandebourg en vue de Berlin, si l'on n'a pas sous les yeux les gravures représentant la ville à cette époque-là ?

**Outre les historiens, qui est concerné par la landschaftique ?**

Tous ceux qui ont une sensibilité esthétique. Et, bien sûr, les amoureux de la littérature pour qui il importe de connaître les lieux qui ont inspiré leurs auteurs favoris. Vous connaissez « le fôlastrissime voyage d'Hercueil » ? Ronsard fit deux poèmes sur cette balade à pied effectuée en l'an 1550 entre la montagne Sainte-Geneviève et l'actuelle église d'Arcueil, en passant par la vallée de la Bièvre. Jean de Baïf, qui était de la partie, commit lui aussi une longue pièce de vers sur ce thème. J'ai refait le voyage à pied pour évaluer sa

durée : j'ai mis deux heures, ils en avaient mis trois sans doute, car la chaleur était forte et ils avaient copieusement chahuté en chemin. Mais qu'avaient-ils vu ? Devant mes yeux, il n'y avait plus que des garages et des HLM particulièrement pisseux. Heureusement, si j'ose dire, on s'était battu dans ce secteur pendant la guerre de 1870 et *L'Illustration* avait publié des gravures en

grande largeur donnant un reflet du site, à l'époque encore peu remanié.

**Tout ça reste un peu passéiste...**

Au contraire. Il faut sensibiliser les gens à l'extraordinaire transformation des sites. Bien sûr, le progrès commande parfois de modifier le paysage. Bien sûr, Haussmann a fait du bon travail. Mais on peut se demander s'il n'a pas péché parfois par excès de

**La Révolution française a entraîné la plus grande catastrophe archéologique, justifiant ainsi tous les vandalismes à venir.**

zèle. Regardez la rue des Ecoles, très large et parallèle au boulevard Saint-Germain : est-elle seulement utile ? Elle est rarement embouteillée ! Et sa percée a fait disparaître un nombre invraisemblable d'églises, Saint-Jean-de-La-tran, Saint-Benoît, anéantissant l'un des quartiers de Paris les plus riches en souvenirs...

#### Le souci du patrimoine ne gagne-t-il pas ?

Sans doute. Mais la technique progressant, en une seule journée de bulldozer, on peut faire de tels ravages ! Et après, rien ne sert de se lamenter. Quand je pense qu'à la veille des années 70 on a rasé à Saint-Denis l'admirable caserne des Suisses, qui datait de Louis XV. Et qu'aujourd'hui encore le seul monument historique du 10<sup>e</sup> arrondissement, l'ancien couvent des Récollets, rue du Faubourg-Saint-Martin, est menacé de démolition...

#### Alors, où sont les responsables ?

Un peu les particuliers, mais surtout ces municipalités à qui la décentralisation donne des pouvoirs exorbitants : il n'y a qu'à voir les buildings noirs qui défigurent aujourd'hui la colline de Saint-Cloud. L'Etat lui aussi a commis des horreurs, le palais de l'Unesco à l'ombre de l'Ecole militaire, chef-d'œuvre de Gabriel ; la masse inesthétique et gratuitement bariolée du Centre Pompidou...

#### Vous réécusez toute architecture moderne ?

Mais non, à condition de savoir où la placer. Les tours de La Défense dans la perspective célèbre de l'arc de Triomphe, c'était aberrant ; on aurait pu tout de même les faire glisser de 500 mètres. Et puis, c'est vrai, je ne suis pas par goût hostile au pastiche : regardez ce que Marcel Dassault a fait au rond-point des Champs-Élysées, en doublant la façade de l'hôtel Napoléon III de la Paiva, on n'y voit déjà que du feu.

#### Quand la modernité a triomphé, quel recours reste-t-il au landschafficien ?

Il y a des massacres réversibles : les cabanes à lapins qui défiguraient depuis la guerre les dunes littorales du Cotentin ont été pour partie supprimées. Et puis, il peut y avoir des destructions involontaires, le Centre Pompidou peut brûler demain.

#### On connaît le pyromane !

(Riant.) Non, non. Mais un court-circuit est vite arrivé. Ou un effondrement de terrain. Et puis ne pourrait-on parfois envisager de supprimer une construction médiocre quand elle dis-

simule une merveille ? Je pense à l'ancien hôtel abbatial de Fürstenberg, qui jouxte Saint-Germain-des-Prés, caché par une maison sans grâce datant du XX<sup>e</sup> siècle. Je suis aussi pour la reproduction des anciens tracés à même le sol, en recourant par exemple à un pavage différent, comme on l'a fait sur le parvis de Notre-Dame. J'aime enfin l'idée des restitutions en maquettes, comme celles qui existent à Battery Point, à l'extrémité sud de Manhattan, et qui permettent de comparer le New York d'aujourd'hui et celui des années 30.

#### Dernière de vos propositions : reconstruire carrément les monuments disparus, l'église Saint-Josse, rue Quincampoix, le château de Saint-Cloud, et surtout le palais des Tuileries !

Incendié en 1871 et rasé quelques années plus tard, les substructures du palais des Tuileries existent tou-

jours du côté de l'arc de triomphe du Carrousel, presque à fleur de terre, il n'y a qu'à remonter les murs. Bien sûr, le coût serait élevé, mais l'on disposerait enfin d'un palais digne d'accueillir à Paris nos hôtes étrangers. Et quelle occasion de réconcilier autour de ce projet les nostalgiques de l'Ancien Régime, les derniers fidèles du bonapartisme, les bons républicains, aussi, toujours exaltés par le souvenir de la prise du palais, le 10 août 1792... Ne croyez pas que je délire : Allemands et Polonais, gens de mémoire, nous ont montré la voie.

A Varsovie par exemple, la Vieille-Place, ravagée pendant la guerre, correspond au centimètre près à ce qu'elle était autrefois ; à Dresde, plus touchée encore que Hiroshima, on a littéralement ressuscité le Zwinger, adorable ensemble rococo du XVIII<sup>e</sup>, le Grand-Opéra royal, bientôt ce sera le tour de la Hofkirche, l'une des églises baroques les plus originales d'Allemagne.

#### Au moins y avait-il des ruines à restaurer...

Pas toujours. Depuis que j'ai fini ce livre, savez-vous ce que j'ai appris ? A Berlin, on prévoit de reconstruire le Palais impérial et royal, bombardé par les Russes en 1944 et rasé par les autorités d'Allemagne de l'Est pour en faire la Marx-Engels Platz. D'ici quelques années, cette énorme bâtisse néoclassique édiflée par l'empereur Guillaume I<sup>er</sup> devrait se dresser à nouveau, comme symbole de l'Allemagne réunifiée. Alors, pourquoi pas les Tuileries ? ●

(Propos recueillis par Guillemette de Sairigné)

**Pourquoi ne pas reconstruire le palais des Tuileries ? Les substructures existent toujours. Il n'y a qu'à remonter les murs.**

ALLIANCE  
INFORMATIQUE

Maintenance  
sur site  
GRATUITE  
1 an

3<sup>ème</sup> Constructeur mondial

AST BRAVO 386SX/20

AST  
COMPUTERS

386SX/20 MHz